

Élisée Mérange

## La Lainière

Un conte subversif de Noël



Un polichinelle de tiroir montré par le Groupe Surréaliste du Radeau

Les Presses du Radeau

13 décembre 2023

**CC BY-NC-SA** (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : Bartolomeo Pinelli, *La Befana* (1821)

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

## Avant-propos :

Le récit que vous allez lire est un fragment volé à un roman en cours d'élaboration. Il s'agit d'une vaste compilation, par un collaborateur du Groupe Surréaliste du Radeau, le « scribe » Élisée Mérange, dont vous avez pu entendre la voix grêle lire des poèmes du Groupe sur certains enregistrements rassemblés en albums (*La Taverne des visons / Le Caliméro EP / L' Icône des incendies*, Les Presses du Radeau, 2022), une vaste compilation donc de l'Histoire et des histoires de l'Espace Autogéré du Radeau, de ses Presses, de son Groupe Surréaliste et notamment d'un membre fondateur de celui-ci, la poétesse et dessinatrice Iris Jouanne, ainsi, en vue d'une deuxième manche, plus chorale, de son cousin musicien, Tristan Louvienne.

Ce roman encore inachevé, mais déjà trop lourd pour l'auto-publication, est destiné à une très hypothétique édition en circuit traditionnel, à compte d'éditeur. Cela signifie, si la chance est du côté du manuscrit, que vous pourriez ne pas trouver l'extrait qui suit dans l'édition finale, ou bien le trouver sous une forme entièrement différente, au point de raconter tout autre chose. Si la malchance arrive à son comble, le présent « conte de Noël »

pourrait être le dernier témoignage de ce manuscrit. De sorte qu'il se doit de constituer un texte autonome, quitte pour les Presses du Radeau à user et abuser de chapeaux explicatifs, qu'elles voudront cependant aussi brèves et concises que possible.

Ce conte représente en somme une pièce de collection. Mais elle ne doit avoir d'autre valeur que de saboter la marchandise. Pour un conte de Noël ça tombe bien.

Il peut sembler curieux qu'un Groupe de poètes et poétesses proches des idées anarchistes se piquent de célébrer Noël. Il y eut pourtant des précédents dès le dix-neuvième siècle. C'est là que le « scribe » Élisée Mérange entend lever le voile de certains lieux communs que l'on attribue trop facilement aux idées « de gauche », même s'ils furent longtemps partagés par le « scribe » lui-même, que l'on ne saurait accuser de pédanterie et de complexe de supériorité dans un récit qui relève largement de l'autocritique. Mais le conte que vous allez lire sera assez clair dans son propos, sans qu'il soit utile de le dévoiler.

Le passage de cette période de fêtes, censée se dérouler dans la joie, mais qui ne fait pas ainsi pour tout le monde, demandait une méditation romanesque et poétique qui rejette avec une égal décision la mièvrerie hypocrite et l'amertume. Et il apparaît ainsi que sous la rage anarchiste se cache une profonde mélancolie devant le monde tel qu'il est.

Les Presses du Radeau vous souhaitent une bonne lecture et une joyeuse Révolution de Noël.

## Chapeau I

Nous sommes fin 2014, entre deux désastres de la routine capitaliste, dans une grande agglomération du Nord de la France que les pamphlets du Groupe Surréaliste du Radeau, G.S.R. pour les intimes, n'ont jamais nommé autrement que *Métropolitaine*, afin d'éviter la publicité à « une ville trop gâtée par son prestige ».

Vingt-huit ans plus tôt, le 23 octobre 1986, Iris Jouanne naît au bord de Métropolitaine, le même jour et dans la même maternité que son cousin Tristan Louviennaise, avant de grandir à ses côtés dans la petite ville limitrophe de Funaire.

Plus récemment, Iris, abordant l'adolescence, découvre les légendes de la ville homonyme d'Ardèche, la bien plus riante Funaire du Sud. De fil en aiguille, guidée notamment et innocemment par la bibliothécaire Valérie, elle découvre le cinéma fantastique d'Oriane Debeurme, dont des films comme *Le Démon de pierre* et *Le Mangeur d'âmes* la marquent durablement. Plus récemment encore, durant ses années de lycées, elle entame avec la réalisatrice et artiste multifacette une correspondance passionnée (comprendre pour l'art, la poésie, la Révolution... rien qui ne choque la loi et la morale, quand bien même la jeune

filles étaient majeures). Il n'en faut pas plus pour fonder une vocation poétique qui passera par le lancement avec quelques complices du Groupe Surréaliste du Radeau, qui devait défrayer la chronique du printemps social 2006.

Plus récemment encore et enfin, le soir du 31 octobre 2014, à une projection de film d'épouvante organisé dans un cinéma sauvage en soutien à une lutte d'habitants contre les expropriations, Iris rencontre celle qu'elle a toujours nommée la *Maîtresse des ses cauchemars*, et qui deviendra le grand amour de son existence.

# La Lainière

## Un conte subversif de Noël

*par le « scribe » Élisée Mérange*

Il était question maintenant de survivre aux fêtes de fin d'année. Oriane partit pour l'occasion en Catalogne espagnole, chez son neveu François, la compagne de celui-ci, Selena, et leur adorable fillette de dix-sept mois, Julia. Iris n'avait plus qu'une famille désunie, pour des raisons qu'elle n'avait jamais bien comprises. Après la réjouissante cantine au Radeau, le midi du 24, elle se contenta d'un repas plus chic avec sa mère le jour de Noël, à midi. Un bon moment, même si un peu triste, et si elle était gênée que sa mère, malade de la sclérose en plaque, refuse toute aide pour la préparation du repas.

Ce fut l'occasion de lui offrir des cadeaux de la seule espèce qui vaille. Avec Oriane, elles s'étaient rendues à la mi-décembre à un marché des créateurs qui se tenaient à la Lainière, un complexe d'ateliers d'artistes de la banlieue nord, comptant parmi les plus proches amis du Radeau, auquel ils étaient d'autant plus sympathiques de par leur

refus de toucher des subventions, dans un esprit d'autogestion, chaque collectif ou artiste en solo payant sa part du loyer (fut-ce avec ses propres subventions, chacun finançait son travail comme il l'entendait, tant que le lieu lui-même ne touchait rien en son nom. D'autres collectifs poussaient l'autogestion jusqu'au bout, ne vivant que de leurs missions d'animation auprès des enfants, des handicapés, des détenus, des pensionnaires d'EHPAD, une stratégie qui avait payé pour un atelier plus petit et isolé pendant une dizaine d'années, un miracle à Métropolitain) (et l'autogestion de la Lainière ne devait pas faire oublier l'amitié sans faille d'autres grands complexes d'ateliers qui touchaient des subventions, comme la Faïencerie, un peu plus au sud et à l'ouest de l'agglomération, dont la solidarité avait contribué à sauver le Radeau à une époque de difficultés financières).

Tandis qu'Oriane recherchait sur ce marché de délicieuses friandises pour le jeune couple catalan et examinait, sur le stand d'un trio d'amies amiénoises, d'adorable poupées artisanales en bois peint et des livres d'image en tissu dont les unes et les autres raviraient la petite Julia, Iris avait achetée à une copine de lycée, devenue graphiste et illustratrice de livres pour enfant, qui avait accompli une résidence aux Presses du Radeau pour un ravissant fanzine graphique doucement psychédélique, et savait sortir de ses mains tant d'autres jolies choses, un sac de tissu sérigraphié à l'image d'une forêt automnale verte et rousse, très graphique, toute en aplats de couleurs et sans trait. Elle avait aussi pris au stand de sa voisine, grande voyageuse et photographe de talent, un paysage majestueux, qui l'était déjà dans son petit cadre et faisait



d'autant voyager par le rêve, de quelque forêt vallonnée du Québec. Voyant le sourire radieux de Maman au moment de déballer ce dernier cadeau, Iris sourit à son tour en réalisant qu'elle flattait ses goûts fleur bleue avec un paysage qui réveillait ses propres goûts pour l'esthétique du black metal. En parlant de musique, dans un goût moins sauvage, Maman décida d'égayer ce Noël chiche en jouant pour sa fille quelques ritournelles naïves à la mode des années soixante-dix, sur le piano dont la petite taille suffisait à encombrer la pièce principale de son minuscule logement social... ah, ce piano, cadeau plus luxueux, toute une histoire ! Chantonner pour accompagner Maman rappelait Iris à la gamine timide et fragile qu'elle était encore, sous la nouvelle coquille d'assurance des derniers mois, avec la libération de sa langue, et ce sentiment douceâtre ne lui déplaisait pas, lui reposait l'esprit plutôt.

Elle aurait été bien embarrassée si le marché de la Lainière n'avait pas eu lieu (il avait été question, récemment, même si on l'avait évité, d'une fermeture administrative du lieu pour nuisance sonores. De toute façon, un jour où l'autre, les promoteurs auraient sa peau). Alors Maman, qui ne s'était jamais souciée de recevoir des cadeaux, comme sa fille avait appris à ne pas s'en soucier, aurait compris qu'il était hors de question de payer une quelconque camelote industrielle sur un marché conventionnel ou pire, sous prétexte de sacrifier à une obligation imbécile. Ce rite consumériste aurait semblé d'autant plus odieux à Iris après que l'ersatz de mouvement social auquel elle avait participé soit mort dans l'œuf, d'une façon devenue tragiquement banal sous le gouvernement actuel.

Et il y a avait d'autres choses, moins triviales...

Ce rite misérable pourrissait un idéal qui aurait pu se passer de n'importe quels dieux, de ceux des païens à ceux des marchands, et qu'elle persistait à ne pas vouloir renier au nom d'un anticonformisme de salon, indifférent au tissu social : celui d'une fête conviviale du calendrier, en l'occurrence, fêter le bonheur tout simple de l'allongement des jours et la toute première promesse du printemps, cette ronde des saisons que les technocrates rangeaient déjà au musée, mais dont on redécouvrirait la valeur le jour où ceux-ci ne pourraient plus garantir ce pitoyable miracle, cette mauvaise parodie de conte populaire, les fraises d'hiver sur les étals de la grande distribution.

Cet idéal d'Iris pouvait sembler une fumisterie rétrograde... et pourtant n'était-ce pas ce que faisait la Lainière, sans aucun décorum mystique, sans même soumettre à une quelconque mission écologique, dans le bâtiment très peu bucolique qu'ils avaient hérité d'une ancienne filature, l'esthétique bigarrée de leurs spectacles, de leurs expositions, encore moins, bien entendu, les trésors secrets de leurs ateliers, alors dévoilés au public comme ces palais féeriques ouverts sur les landes, les nuits de la même même époque de Noël, aux mortels bénis par la chance, dans les contes de l'enfance d'Iris, n'était-ce pas ce moment de joie si simple que la Lainière organisait, dans la douce ivresse du vin chaud et celle plus rugueuse de la bière, le même mois que leur marché (la semaine précédente cette année, et cette édition fut une réussite), puis une nouvelle fois quelques mois plus tard, pendant les long week-end de portes ouvertes de sa Fête de l'Hibernation et de sa Fête du Printemps ?

Qu'on ne la fasse plus à Iris, maintenant consciente, depuis le premier agacement puéril devant la condamnation de Halloween par certains professeurs de sixième, de certaines injustices autrement graves, qu'on ne lui sorte plus ce poncif éculé, découvert avec effarement à cette occasion des premiers Halloween de France, que les fêtes des calendriers n'étaient que des *fêtes imposées*, que les seules valables étaient celles qui s'improvisaient en famille et entre amis ! D'abord parce que cet anticonformiste de bonne société n'était que pleurnicherie de Moderne : qui, dans un milieu de classe moyenne citadine, vous plaçait le flingue sur la tempe pour vous obliger à fêter Noël ? C'était justement le privilège du Moderne sur les vieilles civilisations rurales, où Carnaval et ses bandes étaient cruels comme la fête elle-même. Ensuite parce qu'un Moderne était davantage privé de Noël que sous sa coupe, comme Iris elle-même, qui n'était pas la plus à plaindre, pas tout à fait au niveau des vieilles esseulées qu'auraient pu être Maman sans sa visite (mais tout de même, leur Noël n'était pas très gai), et parce que l'injustice la plus grave dont avait pris conscience la fille Jouanne adulte n'était autre que celle des jours fériés refusés à ceux qui suivaient un autre calendrier que celui de l'État (comme ils étaient d'autant plus loin, les jours socialistes qui seraient tous fériés, chacun ne travaillant que selon ses besoins ! Mais les racistes, eux, notamment lors des grands débats de la décennie deux-mille, ne semblaient même pas comprendre qu'ils pouvaient grappiller quelques jours chômés par ans, ou alors, si l'on supposait leur cerveau en état de marche, vénéraient-ils vraiment la valeur travail). En somme l'esprit des fêtes était passé d'un extrême à l'autre avec la

modernité, et un juste milieu était non seulement possible mais puissamment désirable.

Les fêtes imposées, vraiment ! Et les fêtes spontanées ! Séparer, toujours séparer ! Même plus question de choix binaires, mais de choix absurdes par leur existence même ! Car les fêtes spontanées, le Radeau et son réseau, étroitement lié à la Lainière, savaient en organiser de merveilleuses, à foison, n'importe quel jour de la semaine et de l'année, pour absolument n'importe qui de bien intentionné, et qui n'avaient jamais empêché de fêter les calendriers dans les même lieux, à l'occasion, avec les exilés par exemple, et pas seulement. Ils ne faisaient que magnifier, rendre plus libre, mais avec moins de science et surtout moins de moyens, et notamment de moyens matériels et moraux pour parler aux classes populaires, le travail des professeurs, des centre sociaux et des bibliothécaires comme l'adorable Valérie, travailleurs dévoués d'un service public qui se devait de donner le change quand personne n'était capable de ressusciter le bien commun, dans une Funaire moins pathétiquement triste que celle d'après la crise des subprimes, à l'âge où la Toussaint irlandaise précédemment évoquée débarquaient depuis très peu de temps dans cette métropole du Nord de la France, où l'agacement d'Iris n'était pas si puéril sur un sujet moins anodin qu'il n'en avait l'air : premièrement, cette Toussaint irlandaise avait ceci de sociologiquement passionnant qu'elle réveillait depuis vingt ans les relents anti-américains les plus primaires, anticapitalisme du pauvre qui sentait bon les années soixante, quand la terreur se paraît de couleurs pop, et qui réconciliait merveilleusement les esprits gauchisants et religieux,

comme au bon vieux temps d'après-guerre, quand la peur de la bande dessinée et d'autres publications destinées à la jeunesse fédéra efficacement communistes et catholiques ; deuxièmement, comment des professeurs par ailleurs passionnant dans la discipline du rêve, aux très bon goût quand aux livres étudiés, pouvaient-ils mépriser un défilé d'enfants masqués qui animait joyeusement leur quartier, le plus sinistré de Funaire, ou les albums pour enfants en présentoirs des bibliothèques, qui donnaient à Iris l'occasion de procurer leurs premiers frissons à des cadets de six ans, lors de séances de contes dont son collège et son ancienne école la chargeaient comme une petite institutrice de douze ans ?

Certes, il était tout fait permis de les voir comme triste, ces fêtes haïes de quiconque à Funaire entrant dans la pré-adolescence, et du même mouvement désirait déjà quitter la ville, pour parfois ne jamais y parvenir. D'où la nécessité du réenchâtement.

Si seuls valaient le coup les fêtes entre familles et amis, n'était-ce pas le bon sens élémentaire d'étendre ces notions de familles et d'amis et de retrouver le sens du *commun* ? Des fêtes choisies ensemble au sein des communes libres, pour réenchâter les calendriers, ne seraient-elles pas préférables à celles franchies sans passion, machinalement, dans l'ennui et l'indigestion de junk food et de junk culture télévisée, au sein de la nouvelle famille libérale réduite à son noyau ? Car il fallait être honnête sur ce qu'étaient les présentes fêtes de fin d'année dans la société libérale : dans les souvenirs de la Maman d'Iris, revenus dans la conversation de ce réveillon minimal, ce n'était plus rien que la corvée de faire deux fois

des courses à son hypermarché péri-urbain, et elle venait de préciser dans la mention de ces courses : *les huîtres pour ton père*. Papa et toute la famille qui la laissaient danser seule dans cette fête deux fois triste. Cette misère sordide dans laquelle étaient tombés les calendriers pouvait-elle être un argument contre les grandes fêtes collectives ?

Et si l'on reparle de légendes, vous qui croyez combattre les mensonges du Capital, n'en avalez-vous pas parmi les plus énormes dans certaines *légendes sur les légendes*, par exemple que Coca-Cola et Amazon ont inventé tous les Père Noël, Saint-Nicolas, Bonhomme Janvier, toutes les Befana, Tante Arie et Babouchka d'Europe, en attendant qu'ils récupèrent plus profondément les saisons étrangères ? Croyez-vous juste, amis de gauche, de protéger vos enfants d'un si odieux mensonge, comme s'il était criminel de raconter des boniments aux enfants, comme si une nouvelle fois la fiction avait tort, comme si ce n'était pas à la réalité de changer ? C'est cacher l'exploitation des petits elfes chinois et des matelots du grand traîneau au mazout qui est criminel, et non pas faire croire, par exemple, comme telle paysanne basse-rhénane, que les lueurs rouges des soirs d'automne sont celles du four où les anges cuisent les biscuits de la Saint-Nicolas et de Noël, jolie fable aussi anodine, si le gâteau est un savoir-faire commun de la campagne, livré avec les noix de la saison, que celles qui expliquent l'orage ou les taches de la lune. Ce n'est qu'une piste comme une autre vers les milliers d'histoires qui seraient utiles pour renouveler l'imaginaire des calendriers, ce à quoi le Groupe Surréaliste du Radeau veut bien prêter main forte, et tous les apports culturels sont les bienvenus, surtout s'ils sont étrangers à

ceux du G.S.R., s'ils viennent de calendriers qui lui restent pour large part inconnus.

(Et quant aux réalités matérielles, aux petits elfes chinois et au traîneau au mazout qu'on ne saurait voir... eh bien, oui, on s'est compris : que votre insupportable neveu pourri-gâté reçoive son orange ou ses noix et votre immense amour et ne fasse pas chier. De toute façon, le G.S.R. lutte pour l'abolition de la richesse en même temps que de la pauvreté, soit dit en nettoyant les mot de toute guimauve : *abolition des classes* !)

Mais rien ne dit que vous ayez des enfants à faire rêver et que vous ne craigniez pas la solitude cette année. Venez donc chez nous, et nous ne vous conseillons pas en priorité la Lainière, surtout si vous n'avez plus un sous en poche, ses fêtes sont encore trop commerçantes et montrent plus d'entre-soi que le Radeau, même si la Lainière reste l'antithèse des lieux qui séparent et excluent, en cela le Radeau se porte garant de ses amis. Venez-y donc, au Radeau, cette année les cantines populaires tombent les midis de réveillons, juste avant le Nouvel-An des exilés, le repas est offert chaque mercredi à tous ceux qui ne peuvent participer aux prix libre, le vin chaud en prime ces jours-là, et de la joie et de la bonne humeur.

Une semaine après l'étrange Noël avec Maman, dans une ambiance un peu différente mais guère plus désagréable, Iris fêta le Nouvel-An, comme chaque année, avec des amis de lycée et de fac qu'elle ne voyait plus, pour certains, qu'en cette occasion, une fois par an, dans la maison campagnarde prêtée par les parents de l'un d'eux pendant qu'ils allaient réveillonner chez des amis. Iris était

d'autant moins rancunière que certains amis auraient eu plus de raison de l'être, pour peu qu'elle fasse un effort de mémoire et se rappelle leur avoir été odieuse sans raison valable, à une période de sa vie où elle n'allait vraiment pas bien. De la rancune, ils n'en avaient pas : ils avaient continués à être amis, et s'ils ne se voyaient plus guère, il n'y avait pas d'autres raisons sinon qu'ils avaient suivi des voies différentes. Ces retrouvailles annuelles à l'air plus sain de la campagne, au coin du poêle, au milieu des troublantes silhouettes nées de l'argile sous les doigts d'or de l'hôtesse absente, faisaient toujours du bien à la repentie. Elle ne demandait rien d'autre.

Elle fut ravie de revoir Oriane aux Rois.

Maintenant passée cette maudite trêve des confiseurs, avec son indécente orgie de consommation qui restait malgré tout une réalité, elles gardaient l'espoir irréal d'un mouvement social d'ampleur, un phare dans un désert qui se faisait plus aride que jamais depuis trois ou quatre ans, quelque chose que dans leur songes insensés et vaniteux elles avaient initiée cet automne.



## Chapeau II

Il n'est pas besoin de lire la suite immédiate de l'histoire, tout juste les journaux de l'époque, pour deviner que celle-ci sera cruelle.

Et quoi ? Il était question d'un Noël en terre capitaliste.

Pourtant on verra Oriane et Iris fêter le printemps 2016, un printemps différé pourrait-on dire, au milieu d'un joyeux Carnaval, sous les cotillons lacrymogènes. Il n'est jamais trop tard pour la fête. Mais ceci est une autre histoire...

*La chambre du mendiant est d'or  
Celle du prolétaire d'argent  
Et celle du Président un nid de souris  
Mon conte est fini !*